

Le navire sans pareil

Cadic, Contes de Bretagne III, 13

Une jeune princesse était en âge de se marier. Elle avait vingt ans; elle était belle comme l'aurore, et le roi son père gouvernait un pays deux fois plus grand que la Bretagne. Aussi les soupirants accoururent-ils de tous côtés. Il en venait de France et d'Angleterre, d'Espagne et de l'Italie. Quand il y en eut plein la cour, au point d'être obligé d'en loger chez le portier, le roi lança un édit et le fit publier à son de trompe, d'un bout du royaume à l'autre : « celui-là aura ma fille qui saura construire un navire pouvant marcher sur terre et sur l'eau. »

Incontinent les prétendants disparurent. La condition paraissait tellement difficile que personne d'entre eux n'eut même l'idée de l'accepter.

Trois jeunes gens cependant s'avisèrent de tenter l'aventure.

C'étaient les fils d'une pauvre veuve qui, à force de peiner sur la glèbe, s'étaient mis à rêver d'une existence meilleure.

Les deux premiers étaient des gars solides, aux bras musclés, qui ne connaissaient pas leurs pareils pour manier le fléau sur l'aire à battre. Le troisième était un malheureux boiteux, contrefait de corps et à la mine chétive, qui ne s'entendait guère qu'à garder contre les oiseaux le courtil fraîchement semé.

L'aîné dit : « Le diable y soit, si je ne construis pas ce bateau ! » et il partit au bois, la hache sur le bras et une grosse miche de pain à la main. Il n'avait pas parcouru la moitié de la route qu'il rencontrait une vieille mendicante dont la démarche chancelante et fatiguée attestait les longues privations.

« Un peu de ton pain, mon fils, par pitié ! s'écria-t-elle.

- Impossible, répondit-il, je n'en ai pas trop pour moi!

- Où donc vas-tu ? »

La question parut indiscreète au jeune homme :

« Je vais au bois, déclara-t-il, creuser des cuillers à soupe.

- Ainsi soit-il, reprit la vieille, qu'il soit fait comme tu le dis ! »

Et toute la journée le malheureux ne confectionna que des cuillers à soupe.

Quand il fut de retour, le soir, son cadet n'eut pas assez de plaisanteries pour lui :

« tu verras, ajouta-t-il, que je viendrai à bout du bateau, moi, et que j'aurai la princesse. » Et le lendemain il se rendit aussi au bois.

Il aperçut la petite vieille, au tournant de la route, qui pleurait toutes ses larmes :

« J'ai faim, mon fils, aie la charité de me secourir ! »

Il la regarda avec mépris : « Crois-tu donc que la besogne que je vais entreprendre me permette de faire part à deux ?

- Quelle est donc cette besogne ? »

Le jeune homme haussa les épaules :

« Je voudrais fabriquer des jattes dans les troncs de chêne de cette forêt.

- Que ta parole se réalise au delà de ton désir ! » répondit la mendiante, et il eut beau travailler, beau couper en long et en large; de ses coups de hache, il ne sortait que des jattes. Il dut revenir à la maison, aussi désespéré que son aîné.

Cependant le troisième frère, que le désir d'épouser la princesse aiguillonnait aussi un peu, se prit à penser que le sort le favoriserait peut-être, et il se dirigea à son tour vers le bois, laissant rire les mauvais plaisants. La même mendiante se

retrouva sur son chemin. Sa mine faisait peine à voir, et elle gémissait de toute son âme.

« Un peu de compassion, voilà trois jours que je n'ai mangé !

- Oh oui vraiment ! marraine, repartit le boiteux, j'ai sous le bras une miche de pain qui m'embarrasse. Prends-la. J'ai bien trop de soucis pour songer à manger.

- Quels soucis ? mon fils.

- La fille du roi est à marier et, pour l'avoir, il me faudrait construire un bateau qui aille sur terre et sur l'eau. »

- Qu'à cela ne tienne. Voilà une hache. Tu t'en serviras. A chaque coup tu répéteras : branche d'un côté et tronc de l'autre, et ton bateau sera vite construit. »

La prédiction se réalisa à la lettre. En un instant il avait construit un navire sans pareil qui volait par les terres et par les eaux, comme avec des ailes. Sans attendre d'avantage, il se dirigea vers la capitale.

Comme il traversait un immense désert, dans lequel il n'avait jamais plu une goutte de pluie, il aperçut, assis contre un rocher, un homme, à la figure décharnée, qui suçait gloutonnement un cercle de barrique.

« Que diable fais-tu là ? lui demanda-t-il.

- Voilà cent ans que je suce ce cercle, et j'y trouve encore un goût de pomme ! repartit l'autre ..

- Ta soif doit être inextinguible et tu peux être un homme précieux. Monte avec moi. »

Le bateau continuait d'aller toujours. Il n'était pas encore sorti du désert qu'un deuxième malheureux apparut, aussi maigre que le premier, et ce malheureux rongea un os de mouton avec un appétit dévorant.

« Tu le crois donc bien bon? s'exclama le boiteux.

- Depuis cent ans il n'y a plus de viande sur cet os, et j'y trouve toujours à manger!

- Ta faim doit être insatiable. Mais il ne sera pas dit que je ne l'assouvirai pas. Viens avec nous. »

Les voyageurs étaient arrivés sur une lande à travers laquelle gambadaient, parmi les touffes d'ajonc, des troupeaux de lapins et de lièvres. Or, au milieu de cette lande un homme s'occupait à chasser et sa marche était si rapide qu'il dépassait un lièvre à la course.

« Je n'aurais jamais soupçonné semblable légèreté chez un homme, déclara le boiteux; viens, et quand je serai roi tu seras grand veneur. »

À quelque distance de là, dans un pré, un troupeau de vaches paissait et, à côté de la barrière, le berger se livrait aux jeux d'adresse. Or, celui-là aussi était un phénomène. Une pie s'étant perchée entre les cornes de l'une de ses bêtes, à deux cents mètres de là, il l'avait abattue d'un coup de fronde, sans prendre la peine de viser. »

Le boiteux eut une exclamation de stupeur : « C'est merveilleux et tu mérites mieux que de rester gardeur de vaches; Sois des nôtres et tu auras bientôt l'occasion de montrer ta dextérité sur un meilleur théâtre. »

En ce moment le bateau atteignait le bord d'une grande route (8), le long de laquelle s'avancait un vieux mendiant, la besace sur l'épaule, les deux poches pendantes des deux côtés:

« Je porte dans la poche de devant le jour; dans la poche de derrière la nuit.

- Tu portes le jour et la nuit ! certes voilà un compagnon qui peut nous être utile.
Monte avec nous ! »

Et tous s'étant ainsi réunis à bord du bateau, ils finirent par arriver au palais du roi.

On en était justement au jour fixé pour la réception des prétendants, et celui-ci s'attendait à en voir un grand nombre se présenter. Or, il n'y avait que le boiteux. On juge de son désappointement ainsi que de sa mauvaise humeur en présence de ce petit homme chétif et mal bâti et de son singulier équipage.

J'avoue, déclara-t-il, que je m'attendais à mieux. La fortune ne m'envoie pas le gendre de mes rêves. Il ne sera pas dit que la main de ma fille se donne à trop bon compte. Jeune homme, il te faudra traverser d'autres épreuves, avant de l'obtenir. Voici ma cave. C'est la plus vaste du royaume. Elle est pleine de bon vin, de cidre mousseux et de liqueur forte. Or je veux qu'avant ce soir vous ayez tout bu, toi et tes compagnons.

- Je m'en chargerai bien tout seul », répondit le malheureux qui suçait depuis cent ans un cercle de barrique; et, en effet, la moitié de la journée n'était pas écoulée que la cave était vide et que l'homme se plaignait d'avoir soif.

« À la seconde épreuve maintenant, dit le roi. Pour fêter ce jour, j'ai ordonné de tuer les bœufs, les veaux, les moutons et les porcs de mes étables.

Ces bœufs, ces veaux, ces moutons et ces porcs, je veux que tu les manges tous, toi et tes compagnons, avant le coucher du soleil.

- La belle besogne, reprit le pauvre diable qui rongait un os depuis cent ans. À moi seul j'en viendrai à bout, sans le concours de personne. » Et il se mit à l'œuvre et, au bout de quatre heures, il avait mangé la dernière bête, et encore déclarait-il qu'il avait faim.

Le roi commençait à se montrer inquiet. Il se sentait sur le point de perdre la partie. Il tenta une dernière épreuve. Il y avait au service de sa fille une femme de chambre vive, accorte, qui avait la réputation d'une marcheuse intrépide.

« Prends une cruche, lui dit-il, et va, de ton pas le plus rapide, puiser de l'eau à la fontaine royale. »

Cette fontaine sourdait à mi-côte d'une montagne qui dominait la ville et on la distinguait fort bien du palais. En un instant la servante y parvenait.

Quand elle fut au moment de puiser de l'eau: « Je veux, s'écria le roi, en se tournant vers le boiteux, que l'un de vous aille à son tour remplir une cruche là-bas et soit ici avant elle. »

Le chasseur partit comme une flèche. En quelques minutes il était à la fontaine et rattrapait la femme. Celle-ci s'était arrêtée auprès d'une borne, afin de prendre haleine. Se voyant sur le point d'être devancée et craignant le courroux du maître, elle usa de ruse.

« Inutile de te presser tant, dit-elle, tu seras sûrement de retour avant moi. Repose-toi un instant plutôt et bois un peu d'eau fraîche.»

Elle avait l'air si engageante que le chasseur n'y résista pas. Il s'assit près d'elle, but de son eau et lui en laissa verser un peu sur son front pour le rafraîchir. L'imprudent! Elle connaissait des paroles magiques qu'il lui suffit de prononcer pour l'endormir. Cela fait, elle appuya sa tête sur une grosse pierre et prestement elle descendit la colline.

Le roi semblait radieux et le boiteux tremblait, comme si la victoire était perdue. Mais le berger était là. Dans sa fronde il mit un caillou et, faisant tournoyer son arme, il atteignit la pierre juste au-dessous de la tête du dormeur, le réveillant en sursaut. D'un coup d'œil celui-ci comprit le danger. Il ramassa sa cruche, partit

dans une course vertigineuse et arriva au pied du roi, avant même que la servante n'eût franchi le seuil de la cour.

« Victoire! s'écria le boiteux.

Tu as vraiment d'excellents auxiliaires, boiteux, s'écria-t-il, et tu l'emportes. Tu auras donc ma fille, car un roi n'a qu'une parole. Sache du moins que je ne te l'accorde qu'à contrecœur et que tu n'as pas conquis mon amitié, loin de là. Je n'ose pas promettre qu'il ne t'arrivera pas malheur.

- Advienne que pourra, répliqua le jeune homme, j'aviserais. »

Un mois n'était pas écoulé depuis le mariage qu'il était en butte aux pires traitements. Le roi ne parlait de rien moins que de tuer un gendre dont il avait honte et de libérer sa fille. Mieux valait fuir.

Il montait sur son bateau, emmenant avec lui sa femme et ses compagnons. Il n'eut pas le temps de s'avancer bien loin. À peine en effet était-il parvenu au milieu du désert qu'il aperçut un immense nuage de poussière qui se dirigeait vers lui. C'était l'armée royale accourant au galop des chevaux, prête à le saisir et à l'égorger peut-être. Il jeta un cri de terreur.

« Ayez confiance, maître, lui dit le meunier, ils ne vous tiennent pas encore! » et de ses narines celui-ci souffla un vent si impétueux que les ennemis reculèrent d'une lieue.

Le lendemain, au lever du jour, les voyageurs avaient presque atteint les frontières du royaume. Ils commençaient à voir poindre dans le lointain les clochers du pays voisin, quand soudain ils entendirent encore le bruit de l'armée royale qui n'était plus qu'à une portée de fusil. Le boiteux leva les bras au ciel en criant : « Nous sommes perdus! - Pas encore, mon prince ! » répliqua le vieux mendiant qui jusqu'à ce moment n'avait pas prononcé une parole, et qui soudain se mit à ouvrir l'une des poches de sa besace, celle qui renfermait la nuit. Ce fut

l'affaire de quelques minutes; des ténèbres épaisses envahirent la terre et l'on entendit au loin le cliquetis des armes des soldats royaux qui s'enfuyaient éperdus, incertains de leur route.

Ce fut la dernière épreuve à laquelle fut soumis le jeune boiteux. Désormais le roi le reçut à la cour et le nomma son héritier, tandis que chacun de ses compagnons était nommé à une haute fonction. Celui qui suçait le cercle de barrique devint garde des caves; celui qui rongait un os, préposé à la cuisine. Le chasseur fut nommé grand veneur; le berger, chef des tireurs de la garde, et le mendiant, distributeur de vent aux moulins et régulateur du cours des saisons.. Ils vécurent tous heureux et je ne serais pas surpris qu'ils fussent encore en vie.